



RETROSPECTIVE

Le monde moderne et le mépris du travail manuel

Par Pierre Rabhi

Le progrès allait enfin libérer l'humanité du joug des contraintes et des labours ardues réduisant l'humanité à une servitude inacceptable. Ce généreux projet n'a malheureusement pas atteint ses objectifs. Cependant, pour accomplir cette noble mission, il a bien fallu recourir à des masses paysannes qui ont émigré de toutes les provinces de l'Europe et du monde vers les pôles urbains. Ces populations investissent leurs corps, leurs bras, leur endurance et leurs mains calleuses pour participer à l'essor de la révolution industrielle. A vrai dire, cette révolution n'aurait guère été possible sans eux, car ce sont eux qui sont descendus dans les entrailles de la terre pour en extraire avec beaucoup de peine et au risque de leur santé et de leur vie le combustible et les minerais pour les hauts-fourneaux. Et c'est également eux qui, faute de qualifications technologiques, inspireront à M. Taylor le travail à la chaîne, fait de la gestuelle la plus élémentaire et abrutissante qui soit (voir les Temps modernes de Chaplin).

Travailler avec sa tête pour un statut gratifiant

Cette population hétéroclite deviendra le prolétariat avec une condition d'existence proche de l'esclavage, où même des enfants sont impliqués dans des besognes harassantes et ingrates, en étant à

Parmi les singularités imputables à la modernité et dont les conséquences négatives sont en train de déséquilibrer les structures sociales du monde contemporain figure le mépris du travail manuel. La dérive s'est faite insidieusement mais le terrain avait été depuis belle lurette préparé par la dévalorisation quasi universelle du paysan, perçu depuis longtemps comme asservi par la glèbe, ignorant, etc. Les qualificatifs désobligeants à l'égard du travailleur de la terre ne manquent pas dans le langage courant. C'est comme si le monde moderne exalté par le triomphe de la technologie devait à tout prix rompre avec un passé millénaire essentiellement agraire, pastoral, artisanal considéré comme suranné, alors que l'habileté des mains était prépondérante et déterminante.

peine rémunérés. Cette masse laborieuse prend conscience d'elle-même, de sa force et après des vicissitudes et des luttes contre les arbitrages du capital, devient une catégorie à part entière, à savoir la classe ouvrière, caste nouvelle, élabore sa propre culture riche de toutes les expressions inspirées par son vécu, sa condition, son expérience, etc. Face à cette caste, hiérarchiquement au-dessus d'elle par leurs possessions, sont la bourgeoisie et les intellectuels, deux catégories exemptées du labeur manuel considéré comme activité de subalterne et d'ignorant. Il est probable que la dévaluation insensée du travail des mains ait été fortement accentuée au sein de la modernité par cette vieille appréciation. Dès lors, évoluer positivement dans la société passe par l'affranchissement des besognes manuelles. Le monde ouvrier et paysan aspire désormais pour ses enfants à une promotion qui permet de rejoindre l'aristocratie des mains blanches, douces et propres. Lorsqu'une main calleuse serre une main douce, ce geste convivial concerne bien deux types d'individus aux conditions sociales bien distinctes. La main est donc porteuse de tout cet arrière-plan historique, social et symbolique. De nombreux individus dignes, soucieux du travail bien fait, engagent leur honneur d'ouvrier avec une

noblesse de chevalier au grand coeur. Certains vivent néanmoins avec une certaine amertume l'impossibilité, faute d'instruction, de n'avoir pu travailler de leur tête avec un statut gratifiant signe de réussite sociale. « Si tu ne travailles pas bien à l'école, tu seras ouvrier comme moi » menace un père soucieux de l'avenir de ses enfants. L'école est en effet le passage obligé pour s'élever socialement. C'est en quelque sorte la rampe graduée qui permettra à chacun selon son mérite et ses aptitudes intellectuelles d'atteindre un échelon plus ou moins haut dans la hiérarchie sociale. À l'instar d'une organisation d'inspiration militaire, le cursus scolaire produit des généraux, des capitaines ou de simples fantassins au service d'un ordre essentiellement dû à un progrès dont la mission est d'élever la condition humaine par le savoir, la culture et l'économie. Ainsi toute la nation besogneuse avec les performances de ses citoyens pourra élever indéfiniment sa prospérité. Et cela sans obligation morale d'une véritable équité établie sur les résultats. Faute de cette éthique fondamentale, l'indigence et les inégalités n'ont cessé de s'amplifier au sein des nations les plus prospères, avec l'exclusion des individus de la sphère de production. Le secourisme de l'état et des



organisations caritatives tentent de limiter les dégâts et les états sont ainsi dédouanés de leur responsabilité.

La main de moins en moins sollicitée

Par ailleurs, comme la technologie invente des machines qui inventent des outils, la main de l'homme naguère si active et habile est de moins en moins sollicitée. Sa fonction obéissant malgré tout à l'intention de l'action consiste à guider l'outil qui fera le travail avec plus de rapidité et de précision. Car dans cette problématique le facteur temps/argent est déterminant et toute minute perdue est préjudiciable à la frénésie ambiante comme mode d'existence. A un niveau encore plus élevé du perfectionnement technologique, la robotique produit une légion de machines qui investissent d'une façon plus décisive l'espace de l'activité humaine. Les usines conventionnelles avec leur effervescence de ruches se sont transformées en désert glacial où l'intelligence mécanique électronique informatique, etc. fait se mouvoir sur des cadences diverses des « créatures » mécaniques concentrées sur des opérations spécifiques pour produire en masse des objets qui envahiront l'espace de vie des civilisés. Objets anonymes avec une durée de vie limitée que le perfectionnement continu rend sans cesse obsolètes. Ainsi les machines déterminent elles de plus en plus l'organisation de la société moderne tout en lui donnant l'illusion d'être dociles à sa volonté. Ivan Illich fait observer que la voiture crée des distances qu'elle est seule à pouvoir réduire. Les outils perfectionnés installent les usagers dans une dépendance sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Dans ces conditions, la fonction de la main se réduit à une sorte de composant biologique d'une machinerie complexe et de plus en plus virtuelle. Les mains dont l'utilité a toujours été en rapport avec de la matière tangible

n'ont plus de raison d'être dans l'insistance. Pour avoir privilégié l'intellect au détriment du manuel, l'éducation nationale a provoqué un déficit de manuels compétents, et une pléthore d'intellectuels sans aptitudes ni qualifications manuelles. L'intelligence des mains n'a pas été prise en compte comme une authentique intelligence et non une métaphore.

Comprendre la vraie nature de l'être humain

Cette double faillite met en évidence l'incompétence de la pédagogie en vigueur à comprendre la vraie nature de l'être humain, et de son évolution. Les intellectuels reproduisent les intellectuels dans une sorte de microcosme déconnecté du contexte global de la société, de la vie et de l'univers. Le monde des concepts et des abstractions est perçu comme la réalité d'où cette absence par exemple de la problématique écologique si déterminante pour le présent et l'avenir. L'exclusion d'une aptitude pour une autre est une aberration et les pédagogues qui ont intelligemment proposé le développement global de l'enfant (incluant les mains) ont souvent été considérés comme régressifs. Et pourtant, quelle merveille que cet instrument vivant, hautement perfectionné sans lequel l'être humain sitôt advenu se serait éteint. Car c'est à cet attribut exceptionnel intimement relié au cerveau

que notre espèce doit sa survie et sa prédominance pour le meilleur et hélas pour le pire. Sans les mains, toutes les oeuvres du passé n'auraient pu avoir de réalité. La liste de ce que les mains au service de l'imagination et de la créativité humaine ont réalisé est infinie. Aujourd'hui, les trois-quarts du genre humain doivent encore leur survie à l'habileté de leurs mains. Ils sont de ce fait beaucoup moins vulnérables et dépendants à l'égard de l'énergie combustible dont l'épuisement ferait s'effondrer les pays dits développés, angoissés comme on le sait par cette menace. Dans les pays non industrialisés, l'énergie métabolique initiale et éternelle permet de contempler encore et d'admirer les miracles quotidiens accomplis par l'habileté de ce merveilleux instrument vivant qui tout au long de l'histoire a évolué dans un rapport direct et permanent avec le cerveau. Et l'on peut constater toutes les performances que l'être humain peut accomplir en éduquant ses mains pour en être éduqué, dans une sorte de coévolution. L'intention ne suffit pas ; il faut hausser les capacités en une sorte d'ascèse qui permet aux

"Aujourd'hui, les trois-quarts du genre humain doivent encore leur survie à l'habileté de leurs mains. Ils sont de ce fait beaucoup moins vulnérables et dépendants à l'égard de l'énergie combustible dont l'épuisement ferait s'effondrer les pays dits développés, angoissés comme on le sait par cette menace."

L'importance de l'activité manuelle dans l'épanouissement de l'enfant

" Nous pouvons en conclure que l'intelligence de l'enfant atteint un certain niveau, sans qu'il fasse usage de sa main. L'activité manuelle lui fait atteindre un niveau plus élevé et le petit enfant qui s'est servi tout seul de ses mains présente un caractère plus fort. Ainsi, le développement du caractère, qui pourrait sembler un phénomène typiquement psychique, reste rudimentaire si l'enfant n'a pas la possibilité de se servir de sa main pour agir lui-même dans le milieu. Mon expérience m'a montré que si, à la suite de conditions particulières, l'enfant ne peut faire usage de sa main, son esprit se maintient à un niveau inférieur; il reste incapable d'obéir, sans esprit d'initiative, paresseux et triste; alors que celui qui a pu travailler de ses mains révèle un caractère mieux trempé".

Maria Montessori. L'esprit absorbant de l'enfant
(Ed. Desclée de Brouwer)

mains d'atteindre des expressions sublimes dans toutes les disciplines déployées par l'imagination humaine. Car encore une fois, ses expressions peuvent être les meilleures et les pires et les mains au service du « mal » deviennent monstrueuses et laides. A contrario, n'est-ce pas également avec nos mains que nous pouvons exprimer notre compassion, notre amour et tous les sentiments silencieux que révèlent nos caresses ?

En conclusion, il est évident qu'une nation qui avec son

éducation ne réhabilite pas la valeur et la noblesse et la force créatrice des mains court à sa perte. Il n'est pas intelligent en un temps des grandes incertitudes quant à l'avenir de ne pas intégrer comme réelle potentialité la capacité des mains à résoudre directement bon nombre de problèmes pour la survie collective. L'énergie combustible et les machines ne résoudreont pas tous nos problèmes. Un peuple ne peut vivre de concepts intellectuels aussi brillants soient ils, ni de repas virtuels, préparés par les écrans. Il faut des artisans, des agriculteurs

compétents et nombreux pour servir et nourrir des masses qui ne cessent de se concentrer dans les grandes cités. Il faut renoncer à ce clivage intellectuel-manuel pour une éducation qui accomplisse l'être humain dans toutes ses dimensions. On peut enfin rêver d'une organisation de la société inspirée par la symbolique de la main avec des doigts différents mais tous indispensables les uns à l'égard des autres, dans une complémentarité sans hiérarchie de pouvoir. ■



PLAIDOYER POUR L'ARTISANAT

Si le genre humain doit survivre, l'artisan doit triompher...

Extrait du livre de John Seymour, *Métiers oubliés, métiers d'autrefois*. (Ed. du Club France Loisirs. 1985 Ed. du Chêne.)

Pratiquement chaque objet façonné utilisé aujourd'hui peut être facilement fabriqué en matière plastique, dans une grande usine, par des conducteurs de machines dont la qualité principale est de pouvoir survivre à un extrême ennui. Ces ouvriers eux-mêmes sont en voie d'être rapidement remplacés par des robots qui, paraît-il, ne s'ennuient jamais. Ces objets ainsi produits remplissent souvent très bien

leur fonction. Ils sont laids car la beauté d'un objet ouvré dépend de la texture d'un matériau naturel associée à l'habileté et aux soins fervents d'un artisan ; ils durent peu et, par conséquent, notre monde devient encombré par des objets en plastique partiellement détériorés, détraqués, dont la production pollue notre planète à une échelle encore jamais atteinte. Si tout ce qu'on utilise doit être laid et ennuyeux à fabriquer, quel peut être

alors le but de notre vie ? Ce qu'on appelait la qualité de vie, cela a-t-il vraiment existé ? C'est-à-dire une qualité bonne et suffisante. Pourrait-elle revenir ? Ou bien notre espèce doit-elle poursuivre sa destinée, soumise aux travaux ennuyeux et entourée de médiocrité et de laideur ?

On dit que c'est la production en série qui permet à tant de personnes de notre population mondiale, grossie outre mesure, d'avoir tellement d'objets. Cet argument soulève deux questions. Premièrement, avons-nous besoin d'autant d'objets ? Je



vais souvent dans les magasins locaux et contemple leurs marchandises avec étonnement. Je ne comprends pas comment la possession des neuf dixièmes de ces produits peut accroître d'une manière quelconque le bonheur d'une personne ou le rapprocher de ce qu'on pourrait décrire comme la « belle vie ». Ces objets finiront rapidement à la décharge publique et prouveront ainsi qu'ils n'auraient pas dû être produits en priorité.

Deuxièmement, doit-on inciter les gens à se contenter de camelote produite en série quand une quantité croissante de la population des pays « développés » est au chômage ? La seule raison possible de faire de la camelote est qu'il n'y ait pas assez d'ouvriers pour produire une qualité vraiment supérieure. Mais il y a assez d'ouvriers. Ou il pourrait y en avoir si l'on formait les jeunes à de bons métiers utiles et intéressants.

Est-il admissible d'utiliser des objets, quelle que soit leur commodité, que nous savons produits dans des conditions pénibles, voire humiliantes, pour l'être humain qui les a fabriqués ? Il doit être possible, pensais-je quand j'ai commencé mes recherches, de produire les choses dont nous avons réellement besoin sans obliger les hommes à vivre et à travailler dans une telle ambiance. Eh bien, Dieu merci, j'ai trouvé que les « métiers oubliés » sont loin de l'être complètement. Il n'y a pas une aptitude humaine jadis exploitée qui ne soit encore utilisée quelque part sur notre planète. Et de plus, partout dans notre monde soi-disant développé, on constate le début d'une renaissance des anciens métiers de l'artisanat, le bon travail manuel est de plus en plus demandé.

Entre utilité et beauté

Ai-je dit que les objets fabriqués en série remplissent très bien leur fonction ? Si oui, j'ai contredit le grand poète et mystique bengali Rabindranath Tagore qui, comparant un debbie, ou bidon de dix-huit litres utilisé pour l'essence, avec un chatti, qui est un pot en terre créé par l'artisan du village, décrivait le premier comme un moyen. Le debbie, a-t-il écrit, transportait l'eau aussi bien que

le chatti mais, ce faisant, le debbie était laid. Non seulement, le chatti rendait parfaitement le même service mais il apportait plus : il réjouissait à la fois l'utilisateur et le spectateur. Le poète aurait pu ajouter que même une jolie femme paraît laide en portant un debbie sur sa tête, alors que le dernier des laiderons est embelli par le port d'un chatti. Il aurait pu aussi ajouter que l'emploi du chatti aide à vivre un ami et voisin du village, tandis que le debbie favorise simplement la pollution et participe à la dégradation de notre planète.

La discipline des matériaux naturels

L'emploi d'objets façonnés dans des matériaux naturels procure un plaisir très supérieur à celui que donne simplement le travail accompli. La forme, la texture, le contact délicat de tels objets, ainsi que la connaissance de leur origine – les arbres, des graminées croissant dans un champ, un morceau de cuir de boeuf, un fragment de roche vive – renforcent la satisfaction de les voir et de les utiliser. Le bois, le fer, l'acier, d'autres métaux précieux ou vils, les gemmes et les pierreries, la pierre, le cuir, les fibres naturelles telles que laine, chanvre, lin, coton, soie et jute, l'argile, etc., ces matériaux, façonnés et assemblés par la main habile de l'artisan, engendrent tous les objets dont nous devrions avoir légitimement besoin. Si quelque chose ne peut être fait avec ces matériaux naturels, je n'en veux pas, c'est tout.

La grande difficulté de travailler un matériau naturel impose une discipline qui incite l'artisan à produire une chose aussi belle qu'utile. C'est la fibre du bois et sa tendance à ne se fendre qu'en un seul sens, qui oblige le charpentier, le charron, le tonnelier, le tourneur ou le constructeur de bateaux à travailler d'une certaine manière pour profiter des qualités du bois et surmonter ses désavantages, et qui détermine la beauté propre aux objets en bois. Elle force aussi l'artisan du bois à s'initier aux arcanes de son métier et cela l'élève bien au-dessus du simple ouvrier d'usine.

Ce sont les contraintes de la pierre, en tant que matériau de construction, qui ont poussé les bâtisseurs au long

des siècles à parfaire la beauté des arcs, des voûtes, des colonnes, des arcades et des arcs-boutants. Le béton, quand il est armé, peut prendre n'importe quelle forme mais n'est que rarement transformé en quoi que ce soit de beau.

Coûts réels

Les objets fabriqués à la main sont initialement plus chers que ceux faits en série mais le sont-ils à long terme ? Il est sûrement plus économique de payer un ami et voisin – un artisan local – pour qu'il vous fasse quelque chose qui vous convienne, que de déboursier un peu moins pour un objet de basse qualité produit en série aux antipodes et Dieu sait par qui. L'argent que vous remettez à votre voisin peut vous revenir. En favorisant ses affaires, vous enrichissez votre propre localité. En outre, vous augmentez la somme totale des vrais plaisirs existant en ce monde, car votre artisan est presque certainement heureux de façonner pour vous un objet dont vous aimerez sûrement la possession et l'usage. L'ouvrier ou l'ouvrière d'usine peuvent apprécier leur salaire, mais leur travail, eh bien, non.

A présent, ceux qui cherchent et réclament des métiers d'artisanat passent souvent pour élitistes. Oui, nous le sommes, évidemment ; l'accusation est pleinement justifiée. Et le mieux, quant aux élitistes, est que n'importe qui peut l'être si il ou elle le veut. Venez avec nous ! La place ne manque pas dans cette élite ; en fait, il y en a pour tous. Personne n'est tenu de s'accommoder de la camelote de série. Ce fatras n'existait pas il y a deux cents ans, et pourtant, les hommes faisaient parfaitement leur chemin, ils naissaient, vivaient, mouraient comme aujourd'hui. Certains ne peuvent pas se permettre de rejoindre notre élite, dites-vous. Oh ! si ! ils le peuvent – tout ce qu'ils ont à faire est de vivre avec moins de ces objets inutiles qu'ils sont arrivés à croire nécessaires actuellement. Et ainsi, lentement et systématiquement, je débarrasse autant que je peux mon logis de la camelote de série, soit en apprenant à me passer de certaines choses, soit en les remplaçant par d'autres faites